

ANTOINE LEPELIER

LES PARADOXES DU VERRE

Une rétrospective comme celle d'Antoine Leperlier actuellement présentée par le musée du Verre François Décormont à Conches est pour tous l'opportunité de découvertes, mais aussi, pour certains, une occasion d'activer des souvenirs. Je commencerai donc par quelques souvenirs que je voudrais partager avant d'évoquer des jalons de sa carrière, puis les œuvres les plus récentes qui m'ont marqué.



Adoubé durant son adolescence par son grand-père, le verrier François Décormont, Antoine Leperlier s'initie effectivement à ses côtés, mais ne s'engage pas immédiatement dans la voie du verre et le statut de successeur direct. Il résiste, hésite, convaincu déjà que son rapport au faire, à l'art, artisanat ou beaux-arts, est, non pas forcément aux antipodes de ceux de son grand-père, mais sur un autre plan et bien sûr d'une autre époque. Surtout, il veut pouvoir y engager non seulement un savoir-faire, mais aussi une aventure critique nourrie de ses pensées et de sa culture d'une histoire de l'art moderne familiale de la littérature et des arts surréalistes. Antoine s'éloigne alors du creuset familial, vit et étudie à Paris dans une de ces universités d'arts plastiques où le faire manuel n'est alors pas d'actualité. Il y reviendra bien sûr, mais autrement et enrichi de toutes les rencontres, de tous

les échanges avec un réseau d'amitiés où les discussions philosophiques et critiques dominent les questions de la matière et de sa mise en œuvre. Antoine sera long, si je me souviens bien, à regarder avec plaisir et empathie les travaux de verriers qui lui sont contemporains. Souvent, les rencontres humaines personnelles ont précédé l'appréciation des travaux. Les réseaux de la galerie de Daniel et Michèle Sarver ou les longues soirées d'après vernissage furent les lieux, les moments de la composition, non pas d'un groupe aux visions partagées, mais d'une nébuleuse dont les membres furent tour à tour centraux ou périphériques, en harmonie ou en confrontation. Ce fut l'art de Daniel Sarver de sélectionner des créateurs de qualité et de rassembler des personnalités qui s'enrichissaient les unes les autres. Il me semble me souvenir que j'ai rencontré Antoine à cette époque où nous étions étudiants parisiens, que la décision finale

de retourner aux fours relevait d'un choix ou d'une nécessité, vitale autant qu'esthétique. Il rallume donc les fours de Conches, non pas dans une volonté de continuité, mais pour s'approprier un outil avec lequel débattre et se débattre. Rapidement, son frère Étienne le rejoint et ils affrontent ensemble des débuts techniques et financiers difficiles qui, heureusement, sont contemporains d'une dynamique nouvelle du verre en France dont toute leur génération va bénéficier. Antoine inaugure parallèlement une vie de voyages fréquents qui internationalisent durablement sa carrière et dont les deux pôles majeurs seront les États-Unis et la Chine.

RELATIONS DE L'ESPACE ET DU TEMPS

Antoine n'eut jamais, je crois, la « foi verrière », souvent ingénue ou surjouée, de certains membres de cette génération des années 1980 surfant sur la vague de la nouveauté et de la médiatisation de l'esprit « pionnier » des Américains que la France découvre alors. Il interroge pourtant sans relâche et, plus que beaucoup d'autres, cet état vitrifié de la matière, étrange et paradoxal, l'associant métaphoriquement à la perception du temps, de l'instant. Pour commencer, il propose des objets, édités en petites séries numérotées, dont l'identité précieuse est rendue unique par les choix colorés faisant vibrer de feintes monochromies. Le graphisme des lignes entrelacées à l'infini de ses peintures et dessins de l'époque émerge parfois à la surface de ces objets et ces reliefs s'enchevêtrent alors avec les coulées de matière colorée et translucide dans une dynamique ensorcelante. Des figures y apparaissent, d'abord comme des masques classicisants et volontairement peu incarnés, Janus ou sirène, éléments d'un vocabulaire historique qu'il s'approprie sans vouloir lui donner une expressivité « moderne » ou personnelle. Le collage, l'usage d'empreintes, dominent ses recherches de modèles et de reliefs donnant à relire et à revoir autant qu'à découvrir. Souvenir et mémoire y travaillent plus que la volonté de modeler ou de créer une apparence totalement inédite. Suivront dans cette ligne l'appropriation de ce masque vénitien, *bocca di leone*, bouche ouverte aux dépôts de messages secrets et anonymes, puis le projet longtemps mûri, mais s'étant avéré impossible, de vitrifier les empreintes de corps humains conservées par les cendres de Pompéi. Une deuxième veine apparaît ensuite dans son parcours avec une dimension plus architecturale et constructive : pyramides, porches, puis reliquaires sous forme de temples miniatures mènent à des recherches



2

- 1 *Grande Vasque*, 1982, pâte de verre à cire perdue, 22,8 x 31 x 12,7 cm. Musée du Verre François Décormont.
- 2 *Chair et Os V*, 2015, bloc deux cuissos, fumées brunes roses et noyaux, inclusions céramiques, bulle, 31 x 31 x 8 cm. Belfort, collection particulière.
- 3 *Veduta interna XXV*, 2024, pâte de verre à cire perdue, 22 x 6,5 x 28 cm.

sur le cadre, parfois en métal, et les limites. Souvenirs, mémoires et histoires trouvent dans les limites géométriques orthogonales, jusqu'à la perfection mythique du cube, un espace visible et perceptible où les relations de l'espace et du temps, de la conscience dans la durée, de la pensée dans l'ininterrompu, nous sont proposées, offertes, sans pour autant, bien sûr, nous être données. Le choix définitif de l'unicité de chaque pièce est alors acté, d'autant plus que les tensions, expansions ou relâchements du verre, s'invitent dans le processus d'une manière anticipée, mais qui ne peut être totalement contrôlée et qui singularise chaque projet, au-delà des variations colorées.

ALLÈGEMENT ET APAISEMENT

Avec le verre, immuable fluide figé, Antoine Lepelletier nous confronte à l'instant imperceptible, celui de l'origine, de la naissance, que l'on ne peut préciser, celui de la vie que l'on ne peut fixer et celui de la mort que l'on ne peut appréhender. Il y a dans toute son œuvre cette dimension parfois cruellement tragique, parfois plus poétiquement mélancolique que l'on retrouve dans ses nombreux memento mori ou dans cet altier et romantique *Tombeau de Monsieur Manet* de 1994. Un temps viendra de quasi-renoncement à la couleur, le noir et le transparent ou d'autres bichromies dominant alors, comme un passage obligé pour dépasser la « malédiction » décrétée

par le grand-père face à l'adolescent : « *Tu n'es pas un coloriste.* » Ses dernières dix années de travail nous montrent à quel point il s'est libéré de cette sanction. Ses œuvres les plus récentes, celles que j'ai pour la plupart découvertes au musée de Conches, éclatent sans pudeur ni retenue dans des polychromies nouvelles. J'y ai ressenti à la fois un envol, un allègement et un apaisement. Ces visions de nuages colorés contenues dans un fragment d'espace transparent, ces riches et rares couleurs évanescantes, m'ont donné un plaisir comparable aux divagations de l'homme se laissant aller aux rêveries changeantes qu'un ciel nuageux lui propose. Le plaisir d'une création où le verre n'est plus porteur d'interrogations fortes mais douloureuses ou irritantes pour devenir un support de rêveries et de propositions de voyages dont le fantastique n'est pas exclu. Une remarque pour finir : la reproduction photographique, frontale et monoculaire, de ces nuages sculptés ne pouvant rendre compte de leur puissance et de leur énergie, il faut les voir, en vrai.

JEAN-LUC OLIVIÉ

Conservateur en chef,
musée des Arts décoratifs Paris.

JUSQU'AU 1^{er} DÉCEMBRE

Donner forme au temps,
musée du Verre de Conches,
25, rue Paul-Guilbaud, Conches-en-Ouche (27).
Tél. : 02 32 30 90 41. www.museeduverre.fr.



3